

Pierre-éric Fageol

Sujet : *Les croisades : guerre sainte et djihad*.

Présentez les principaux enjeux scientifiques de ce sujet en analysant les documents qui l'accompagnent. Proposez quelques pistes d'utilisation de tout ou partie de ce dossier dans une classe de cycle 3. Mettez en évidence les objectifs transversaux (maîtrise de la langue française, éducation civique) et précisez les liens possibles avec d'autres disciplines enseignées à l'école primaire.

Présentation du dossier documentaire :

Document n°1 : Les croisades selon Ibn al-Athîr (XIIIe), *Kâmil*, Tornberg, X, an 497.

Document n°2 : L'appel à la croisade du pape Urbain II (1095).

Document n°3 : Enluminure du XIII^e siècle, Pierre l'Ermitte harangue les croisés en 1095.

Document n°4 : Les croisades vues par un Chrétien : *Histoire anonyme de la première croisade* (v. 1106)

Document n°5 : Justification de la violence des croisades, Saint Bernard, *De laude novae militiae*, cité par Jean Richard, dans *L'Esprit de croisade*, Paris, 1969

Document n°6 : Les croisades vues par un musulman, Ibn Al-Athyhir, *Somme des Histoires* (1231).

Document n°7 : Saladin et le djihad : Baha al-Din ibn Shaddad, *Anecdotes sultaniennes et vertus yousoufiennes*, in F.Gabrieli, *chroniques arabes des croisades*, Actes Sud, coll. Sindbad, Paris, 1977

Document n°8 : La reconquête de Jérusalem, Imâd ad-Dîn, 47-69. Extrait de F.Gabrieli, *Chroniques arabes des croisades*, Sindbad, 1977

Document n°9 : Une interprétation d'un historien, Jacques Le Goff, *La Civilisation de l'Occident médiéval*, Arthaud, 1984

Document n°1

« La première manifestation des Francs, de leur puissance et de leur expansion aux dépens des pays musulmans, fut en 478 [1085] la prise de Tolède et d'autres villes Espagnoles. Ce dont nous avons déjà parlé. En 484 [1091], ils achevèrent la conquête de la Sicile, que nous avons aussi déjà racontée; ils attaquèrent même les côtes d'Afrique, en occupèrent quelques points, mais on les leur reprit ; plus tard, on le verra, ils devaient en occuper d'autres. En 490 [1097], ils envahirent la Syrie, et en voici la raison :

Leur roi Baudouin avait rassemblé une grande armée franque. Il était parent de Roger le Franc, qui avait conquis la Sicile, et il lui fit dire qu'ayant réuni une grande armée, il allait venir dans son pays, passer de là en Afrique [la Tunisie], la conquérir, et ainsi devenir son voisin. Roger convoqua ses compagnons et leur demanda conseil à ce sujet. « Par l'Évangile, dirent-ils, voilà qui est excellent pour nous comme pour eux : demain l'Afrique sera terre chrétienne ». Alors Roger leva le pied, fit un grand pet et dit : « Par ma foi, vous en avez de bonnes, avec vos paroles! Comment ? S'ils viennent de mon côté, je vais avoir à faire de gros frais, à équiper des navires pour les transporter en Afrique, à les renforcer de mes armées aussi; et s'ils conquièrent le pays, il sera à eux; à eux ira le ravitaillement produit par la Sicile, et je cesserai de percevoir le bénéfice de la vente annuelle des récoltes; et s'ils ne conquièrent pas le pays, ils reviendront dans mes Etats, j'en subirai de grands dommages. Tamîm [le prince musulman de Tunisie] dira que j'ai violé le traité et que je l'ai trompé et c'en sera fait des bons rapports et des relations marchandes qui durent entre nous depuis que nous avons eu la force de conquérir la Sicile ». Et Roger fit venir l'ambassadeur de Baudouin, et lui dit: « Si vous avez l'intention de faire la guerre sainte contre les musulmans, il vaut mieux conquérir Jérusalem; vous la libérerez de leurs mains, et vous en retirerez la gloire. Pour ce qui est de l'Afrique, il y a entre moi et ses habitants foi et traités ». Alors ils firent leurs préparatifs et se mirent en marche vers la Syrie.

On dit aussi que les seigneurs alides d'Égypte, lorsqu'ils eurent vu grandir la puissance des Seldjouqides et assisté à la conquête par ceux-ci de la Syrie jusqu'à Gaza, si bien qu'il ne restait plus entre l'Égypte et eux d'autre Etat pour les protéger et qu'Atsîz avait envahi l'Égypte, prirent peur et firent demander aux Francs d'envahir la Syrie, afin d'en prendre possession, et de s'interposer entre les musulmans et ses ennemis. »

Ibn al-Athîr (XIIIe), *Kâmil*, Tornberg, X, an 497.

Document n°2, L'appel à la croisade du pape Urbain II.

« Ô fils de Dieu ! Après avoir promis à Dieu de maintenir la paix dans votre pays et d'aider fidèlement l'Église à conserver ses droits, et en tenant cette promesse plus vigoureusement que d'ordinaire, vous qui venez de profiter de la correction que Dieu vous envoie, vous allez pouvoir recevoir votre récompense en appliquant votre vaillance à une autre tâche. C'est une affaire qui concerne Dieu et qui vous regarde vous-mêmes, et qui s'est révélée tout récemment. Il importe que, sans tarder, vous vous portiez au secours de vos frères qui habitent les pays d'Orient et qui déjà bien souvent ont réclamé votre aide.

En effet, comme la plupart d'entre vous le savent déjà, un peuple venu de Perse, les Turcs, a envahi leur pays. Ils se sont avancés jusqu'à la mer Méditerranée et plus précisément jusqu'à ce qu'on appelle le Bras Saint-George. Dans le pays de Romani, ils s'étendent continuellement au détriment des terres des chrétiens, après avoir vaincu ceux-ci à sept reprises en leur faisant la guerre. Beaucoup sont tombés sous leurs coups ; beaucoup ont été réduits en esclavage. Ces Turcs détruisent les églises ; ils saccagent le royaume de Dieu.

Si vous demeuriez encore quelque temps sans rien faire, les fidèles de Dieu seraient encore plus largement victimes de cette invasion. Aussi je vous exhorte et je vous supplie – et ce n'est pas moi qui vous y exhorte, c'est le Seigneur lui-même – vous, les hérauts du Christ, à persuader à tous, à quelque classe de la société qu'ils appartiennent, chevaliers ou piétons, riches ou pauvres, par vos fréquentes prédications, de se rendre à temps au secours des chrétiens et de repousser ce peuple néfaste loin de nos territoires. Je le dis à ceux qui sont ici, je le mande à ceux qui sont absents : le Christ l'ordonne.

À tous ceux qui y partiront et qui mourront en route, que ce soit sur terre ou sur mer, ou qui perdront la vie en combattant les païens, la rémission de leurs péchés sera accordée. Et je l'accorde à ceux qui participeront à ce voyage, en vertu de l'autorité que je tiens de Dieu.

Quelle honte, si un peuple aussi méprisé, aussi dégradé, esclave des démons, l'emportait sur la nation qui s'adonne au culte de Dieu et qui s'honore du nom de chrétienne ! Quels reproches le Seigneur Lui-même vous adresserait si vous ne trouviez pas d'hommes qui soient dignes, comme vous, du nom de chrétiens !

Pierre-éric Fageol

Qu'ils aillent donc au combat contre les Infidèles – un combat qui vaut d'être engagé et qui mérite de s'achever en victoire –, ceux-là qui jusqu'ici s'adonnaient à des guerres privées et abusives, au grand dam des fidèles ! Qu'ils soient désormais des chevaliers du Christ, ceux-là qui n'étaient que des brigands ! Qu'ils luttent maintenant, à bon droit, contre les barbares, ceux-là qui se battaient contre leurs frères et leurs parents ! Ce sont les récompenses éternelles qu'ils vont gagner, ceux qui se faisaient mercenaires pour quelques misérables sous. Ils travailleront pour un double honneur, ceux-là qui se fatiguaient au détriment de leur corps et de leur âme. Ils étaient ici tristes et pauvres ; ils seront là-bas joyeux et riches. Ici, ils étaient les ennemis du Seigneur ; là-bas, ils seront ses amis ! »

Foucher de Chartres, « Historia Hierosolymitana », in *Recueil des historiens des croisades, historiens occidentaux*. Cité par M. Balard, A. Demurger, P. Guichard dans *Pays d'Islam et monde latin X^e-XIII^e siècles*. Hachette, Paris, 2000.

Document n°3, Pierre l'Ermite harangue les croisés en 1095



Roman du Chevalier du Cygne. Manuscrit enluminé sur parchemin. 3^e tiers du XIII^e siècle. BnF, Arsenal (Ms 3139 fol. 176v).

Pierre l'Ermite est le principal prédicateur de la première croisade. En 1095, il se serait rendu en pèlerinage à Jérusalem d'où il serait revenu avec une lettre de Dieu ordonnant aux chrétiens de venir au secours de leurs coreligionnaires d'Orient. Il aurait alors rencontré le pape, avant le concile de Clermont, et commencé à prêcher le pèlerinage aux Lieux saints. C'est un orateur éloquent et entraînant qui réussit à rassembler dans leurs aspirations salvatrices les éléments populaires de la première croisade. En 1096, Pierre l'Ermite part pour Constantinople à la tête d'une troupe de près de 20 000 Lorrains et Allemands du sud. Lors du siège de Jérusalem en 1099, il organise les processions autour de la ville et inspire les prières d'intercession des clercs et du peuple. On le voit haranguant des croisés en leur montrant d'un geste de la main le but à atteindre, la prise de Jérusalem. La ville prise, il revient en Occident avec des reliques.

Document n°4.

« Tous les défenseurs de la ville s'enfuirent des murs à travers la cité et les nôtres les suivirent et les pourchassèrent en les tuant et en les sabrant jusqu'au temple de Salomon, la mosquée al-Aqsa, où il y eut un tel carnage que les nôtres marchaient dans le sang jusqu'aux chevilles (...). Les croisés coururent bientôt par toute la ville, raflant l'or, l'argent les chevaux, les mulets et pillant les maisons qui regorgeaient de richesses. »

Histoire anonyme de la première croisade (v. 1106)

Document n°5, Saint Bernard justifie la violence des croisades

Fondateur et premier abbé de Clairvaux en 1115, Bernard de Clairvaux est un des grands personnages de l'Occident chrétien et un conseiller écouté des papes. Exploitant l'émotion suscitée par la chute d'Édesse en 1144, il prêche la seconde croisade (1146-1149).

« Pour les chevaliers du Christ, au contraire, c'est en toute sécurité qu'ils combattent pour leur Seigneur, sans avoir à craindre de pécher en tuant leurs adversaires, ni de périr, s'ils se font tuer eux-mêmes. Que la mort soit subie, qu'elle soit donnée, c'est toujours une mort pour le Christ : elle n'a rien de criminel, elle est très glorieuse. Dans un cas, c'est pour servir le Christ ; dans l'autre, elle permet de gagner le Christ lui-même : celui-ci permet en effet que, pour le venger, on tue un ennemi, et il se donne lui-même plus volontiers encore au chevalier pour le consoler. Ainsi, disais-je, le chevalier du Christ donne-t-il la mort sans rien redouter ; mais il meurt avec plus de sécurité encore : c'est lui qui bénéficie de sa propre mort, le Christ de la mort qu'il donne.

Car ce n'est pas sans raison qu'il porte l'épée : il est l'exécuteur de la volonté divine, que ce soit pour châtier les malfaiteurs ou pour glorifier les bons. Quand il met à mort un malfaiteur, il n'est pas un homicide, mais, si j'ose dire, un malicide. Il venge le Christ de ceux qui font le mal ; il défend les chrétiens. S'il est tué lui-même, il ne périt pas : il parvient à son but. La mort qu'il inflige est au profit du Christ ; celle qu'il reçoit, au sien propre. De la mort du païen, le chrétien peut tirer gloire, puisqu'il agit pour la gloire du Christ ; dans la mort du chrétien, la générosité du Roi se donne libre cours : il fait venir le chevalier à lui pour le récompenser. Dans le premier cas, le juste se réjouira en voyant le châtiment ; dans le second, il dira : « Puisque le juste retire du fruit de sa justice, il y a sans doute un Dieu qui juge les hommes sur la terre. »

Pourtant, il ne convient pas de tuer les païens si l'on peut trouver un autre moyen de les empêcher de harceler ou d'opprimer les fidèles. Mais, pour le moment, il vaut mieux que les païens soient tués, plutôt que de laisser la menace que représentent les pécheurs suspendus au-dessus de la tête des justes, de peur de voir les justes se laisser entraîner à commettre l'iniquité. (...) Qu'ils soient rejetés loin de la cité du Seigneur, ceux qui commettent l'iniquité, ceux qui s'efforcent d'enlever les inestimables richesses que Jérusalem réserve au peuple chrétien, ceux qui veulent souiller les Lieux saints et s'approprier le sanctuaire de Dieu. Que les deux glaives des fidèles soient levés sur la tête des ennemis, pour détruire quiconque s'élève contre la foi de Dieu, c'est-à-dire celle des chrétiens, pour que les nations ne disent pas : « où est leur Dieu ? »

Saint Bernard, *De laude novae militiae*, cité par Jean Richard, dans *L'Esprit de croisade*, Paris, 1969

Document n°6.

« Jérusalem, la ville sainte, fut prise du côté nord dans la matinée du 15 juillet (...). Les Francs restèrent une semaine dans la ville, occupés à passer les musulmans au fil de l'épée (...). Ils massacrèrent plus de soixante-dix mille personnes dans la mosquée Al-Aqsa, parmi lesquelles une grande foule d'imams et de docteurs musulmans, de dévots et d'ascètes qui avaient quitté leur pays pour venir vivre en une pieuse retraite dans ces lieux saints. »

Ibn Al-Atyhir, *Somme des Histoires* (1231)

Document n°7, Saladin et le djihaad.

« Le Dieu Très-Haut a dit : « Ceux qui combattent pour notre cause, nous les guiderons par nos chemins, et Dieu est avec ceux qui agissent noblement » (Coran, XXIX, 62) ; et dans les textes sacrés abondent les passages relatifs à la guerre sainte. Pour cette guerre, Saladin était supérieurement assidu et zélé (...). La guerre sainte et la passion qu'il y portait avaient une très forte emprise sur son cœur et sur son corps ; il ne parlait pas d'autre sujet, il ne songeait qu'aux préparatifs de cette guerre, il ne s'occupait que de ceux qui y combattaient, il n'avait de sympathie que pour ceux qui en parlaient ou exhortaient à y participer. Par amour pour la guerre sainte, dans les chemins de Dieu, il quitta sa famille et ses enfants, sa patrie, sa maison et son pays ; il ne désira au monde qu'habiter à l'ombre de sa tente. »

Baha al-Din ibn Shaddad, *Anecdotes sultaniennes et vertus yousoufiennes*, in F.Gabrieli, *chroniques arabes des croisades*, Actes Sud, coll. Sindbad, Paris, 1977.

Document n°8, La reconquête de Jérusalem.

« Saladin marcha d'Ascalon sur Jérusalem, victorieux dans sa décision, en compagnie de la victoire, traînant la gloire à sa suite, maître du poulain indompté de ses désirs et des prairies fertiles de sa richesse. Son espérance trouva un cours aisé, ses routes embaumèrent, ses dons se répandirent, son parfum s'éleva, sa puissance fut éclatante, écrasante son autorité. Son armée étincelait comme une masse liquide à travers la plaine et épanchait sur le désert ses grâces bienfaisantes. La poussière de l'armée avait étendu son manteau sur l'aurore, d'un tel nuage que les claires heures du matin semblaient retourner à l'obscurité des ténèbres. La terre gémissait, transpercée par les escadrons ; le ciel se réjouissait des amoncellements de poussière. Il marchait, et les régions voisines bénissaient son passage, se répétaient l'histoire de ses conquêtes, de la pointe des lances jusqu'aux cimes des monts : les pages de ses succès étaient incluses dans les décrets dictés par l'espérance. Des racines de la victoire montaient d'autres fruits plus doux et plus éclatants. L'Islam demandait en mariage Jérusalem, prompt à apporter des vies en cadeau de noces, des bienfaits pour la délivrer de ses malheurs, un visage heureux pour chasser les faces couronnées. En réponse au cri de douleur poussé par le Rocher qui appelait au secours contre l'ennemi, résonnait un écho rapide qui allait faire briller à nouveau les lampes dans son ciel, ramener la foi dans la ville devenue étrangère à sa patrie et la restituer à sa tranquille demeure en chassant d'al-Aqsâ ceux que Dieu allait chasser avec sa malédiction. On marchait pour passer la bride à Jérusalem devenue rebelle; pour y faire taire le bruit des cloches chrétiennes et retentir l'appel islamique à la prière, pour que les mains de la foi en chassent celles des Infidèles, pour la purifier des salissures de leur race, des ordures de cette humanité inférieure, pour réduire leur esprit au silence en rendant muets leurs clochers. La nouvelle vola jusqu'à Jérusalem ; le cœur des occupants sursauta d'effroi. »

Imâd ad-Dîn, 47-69. Extrait de F.Gabrieli, *Chroniques arabes des croisades*, Sindbad, 1977.

Document n°9, Le lourd passif des croisades.

"Sans doute la croisade a paru aux chevaliers et aux paysans du XI^e siècle un exutoire au trop-plein occidental, et le désir de terres, de richesses, de fiefs outre-mer a été un appât primordial. Mais les croisades, avant même de se solder par un échec complet, n'ont pas résolu la soif de terre des Occidentaux, et ceux-ci ont dû rapidement chercher en Europe, et d'abord dans l'essor agricole, la solution que le mirage ultramarin ne leur avait pas apportée. (...)

Les croisades n'ont apporté à la Chrétienté ni l'essor commercial né de rapports antérieurs avec le monde musulman et du développement interne de l'économie occidentale, ni les techniques et les produits venus par d'autres voies, ni l'outillage intellectuel fourni par les centres de traduction et les bibliothèques de Grèce, d'Italie (de Sicile avant tout) et d'Espagne où les contacts étaient autrement étroits et féconds qu'en Palestine, ni même ce goût du luxe et ces habitudes molles que des moralistes moroses d'Occident croient être l'apanage de l'Orient et le cadeau empoisonné des infidèles aux croisés naïfs et sans défense devant les charmes et les charmeuses de l'Orient. (...)

Qu'elles aient au contraire contribué à l'appauvrissement de l'Occident, en particulier de la classe chevaleresque, que loin de créer l'unité morale de la Chrétienté elles aient fortement poussé à envenimer des oppositions nationales naissantes (...), qu'elles aient creusé un fossé définitif entre Occidentaux et Byzantins (de croisade en croisade s'accroît l'hostilité entre Latins et Grecs qui aboutira à la IV^e croisade et à la prise de Constantinople par les croisés en 1204), que loin d'adoucir les mœurs, la rage de la guerre sainte ait conduit les croisés aux pires excès, depuis les pogroms perpétrés sur leur route jusqu'aux massacres et pillages (de Jérusalem par exemple en 1099, et de Constantinople en 1204 qu'on peut lire dans les récits de chroniqueurs chrétiens aussi bien que musulmans ou byzantins), que le financement de la croisade ait été le motif ou le prétexte à l'alourdissement de la fiscalité pontificale, à la pratique inconsidérée des indulgences, et que finalement les ordres militaires impuissants à défendre et à conserver la Terre sainte se soient repliés sur l'Occident pour s'y livrer à toutes sortes d'exactions financières ou militaires ; voilà en fait le lourd passif de ces expéditions. Je ne vois guère que l'abricot comme fruit possible ramené des croisades par les chrétiens."

Jacques Le Goff, *La Civilisation de l'Occident médiéval*, Arthaud, 1984.